

Avant l'oubli

Dans la même collection

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Hassna Aalouach-Belkanichi, *Les fruits de la Hogra, la première marche de la Révolution tunisienne 2010-11*, 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

François George Bussac, *La « Révolution » tunisienne, Chroniques 2011-2014*, 2014.

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Radu Ciobotea, *Journalistes français dans la Roumanie communiste*, 2014.

Louis Nucera et Fanny Lévy, *Faire de l'art avec un souvenir, correspondance*, édition de Fanny Lévy, 2014.

Gilbert Boillot, *Dieu reconnaîtra les siens*, 2015.

Martine Breuillot, *Promenades littéraires dans le Taygète*, 2015.

Dominique Delouche, *La dernière place*, 2015.

Serge Dufoulon, *Itinéraire d'une grande gueule*, 2015.

Henri Heinemann, *Jeunesses*, 2015.

Laurent Bayart, *La prière du Sage*, 2016.

Gilbert Boillot

Avant l'oubli

Autobiographie d'un scientifique

 Orizons
2016

Quelques ouvrages récents du même auteur

Pêcheur de Pierres. Enquête géologique sur la Naissance d'un Océan. Collection « Deux Infinis, Science et littérature », L'Harmattan, Paris, 2014, 146 p.

Le sursitaire. Lettres d'un appelé à sa femme (1961-1962). Les Impliqués, Paris 2014, 118 p.

Dieu reconnaîtra les siens. Collection « Témoins/Témoignages », Orizons, Paris, 2015, 170 p.

Transcriptions

Les fiancés comtois. Une correspondance amoureuse dans les années trente. Le Losange, Nice, 2008, 140 p.

Les nouveaux Mariés. Une correspondance en temps de guerre et d'exode. Le Losange, Nice, 2009, 148 p.

Louis Domergue. Lettres d'un jeune Communiste, 1949-1959. L'Harmattan, Paris, 2012, collection « Graveurs de Mémoire », 202 p.

Jean Frélaud. Le Graveur et le petit Renard. Lettres d'un Artiste du Livre à ses Amis Éditeurs (1939-1948). L'Harmattan 2013, collection « Graveurs de Mémoire », 142 p.

Ouvrage scientifique

Introduction à la Géologie. La Dynamique de la Lithosphère. 5^e édition. En collaboration avec Ph. Huchon et Y. Lagabrielle. Glossaire des termes de physique par J. Boutler. Dunod, Paris, 2013, 238 p.

*L*es textes rassemblés dans cette édition ont été publiés une première fois dans plusieurs petits livres parus depuis 2005. Pourquoi les avoir repris si tôt ?

Certes, un auteur éprouve toujours le désir de réviser et d'enrichir son travail, surtout quand il l'a égrené au cours des années. Mais là n'a pas été ma principale intention. Il m'a semblé aussi que mon récit pouvait gagner en force et en efficacité si le lecteur était invité à le suivre sans interruption, en évitant l'approche fragmentaire d'une publication étalée dans le temps, dispersée en volumes séparés et parfois insuffisamment articulée. Un récit autobiographique doit sans doute s'inscrire dans la durée d'une existence, et la mise en perspective de ses épisodes successifs peut contribuer à renforcer son sens et son dessein.

« Avant l'oubli » permet ainsi de suivre le fil d'une narration unifiée et cohérente.

G. B., décembre 2015.

I

Un enfant dans la guerre

À plus de soixante-dix ans, j'entreprends d'explorer ma mémoire d'enfance, dans l'espoir d'y retrouver ce qui subsiste d'un passé englouti. Plus qu'une autre, cette mémoire-là a souffert de l'érosion des ans et de l'enfouissement dans l'inconscient. Ce qu'il en reste suffit pourtant à retourner dans un temps que je croyais avoir laissé à jamais, un peu comme un seul échantillon géologique témoigne parfois de tout un vert paysage disparu.

Est-ce seulement un effet de mon narcissisme, ce désir de sauver ce qui doit bientôt disparaître avec moi ? Ou bien suis-je aussi venu frapper à la porte d'un paradis perdu ? Mêlées aux reflets de la guerre que j'ai traversée, je retrouve dans ces souvenirs des images que seul pouvait capter un regard d'enfant. L'insouciance de cet âge donne au monde des couleurs que ne perçoivent plus les adultes. J'ai perdu depuis longtemps le regard confiant et avide que je portais à huit ans sur un monde sans limite, sur un temps infini ouvert devant moi. La tentation est forte de recouvrer, ne fût-ce qu'un instant, la vision de ce pays sans frontière, quand la vue ne porte plus désormais que sur un champ rétréci et borné. Toute mémoire d'enfance offre un élixir de jouvence à ceux qui la pénètrent, et parmi eux le narrateur lui-même, parce qu'elle apaise l'anxiété de la finitude en retournant au temps de son ignorance.

Il n'est pas facile cependant d'exhumer cette mémoire primitive trop souvent enfouie sous la légende. Un événement est vécu avant d'être raconté, puis entendu raconter, et finalement les souvenirs originaux sont bien souvent recouverts par les re-

peints de la mémoire collective. La photographie joue aussi son rôle dans cet effacement des images du vécu en leur substituant celles de la pellicule. Dans ces superpositions, l'authenticité et l'ancienneté des premières impressions sont cependant garanties par les souvenirs qui ne sont partagés par aucun témoin, par aucun album photographique : alors celui qui se souvient est à peu près certain de lire dans son passé d'enfant, et non dans la saga de sa communauté. Je commence donc ce récit avec l'intention de séparer ces deux eaux de la mémoire, celle de la source et celle des affluents reçus en aval. Mais je me servirai quand même de l'Histoire pour ordonner les images authentiques dispersées et sans repères : ainsi mon récit suivra-t-il la chronologie, comme celui d'un archéologue replaçant dans la succession des Temps les témoignages discontinus et dispersés découverts par ses fouilles.

La mémoire la plus ancienne est aussi la plus lacunaire, la plus insignifiante en apparence. L'enfant se souvient de la tapisserie de sa chambre, de la rue qu'il traversait avec ses parents pour se rendre à l'église ou à la boulangerie, du passage à niveau fermé où il devait attendre le défilé du train et la fin de la sonnerie avant de franchir la voie, ou bien encore de la forêt de sapins où poussaient des fraisiers sauvages. Seul l'adulte peut ordonner ces images, les placer au début de l'album familial comme on met une préface à un livre, pour en aider la lecture.

Chapitre I

Images de forêt, donc. Une promenade dans les Vosges, un dimanche d'été. La liberté de courir dans une allée bordée de sapins, toujours en vue des parents qui marchent lentement derrière lui. Mais un enfant de trois ou quatre ans ne peut aller bien loin ni bien longtemps. Il préfère creuser avec sa pelle un trou dans le sable au bord du chemin, y planter une branche coupée de coudrier, et se faire promettre par sa maman que la branche deviendra bientôt un arbre.

Il a assez de mémoire déjà, cet enfant, pour demander un autre dimanche à revoir sa plantation. Et voilà que le miracle s'est produit : la branche de coudrier a pris racine, c'est bien elle qui est devenue arbuste au carrefour où s'est arrêtée la Peugeot 301 de papa. Ses parents sourient, ils savent bien que ce n'est pas le même carrefour que l'autre jour. Mais lui, l'enfant de quatre ans, ne doute pas, il reconnaît le lieu, il est sûr que c'est bien là qu'il a creusé un trou pour y mettre la branche de coudrier, à l'endroit où il voit maintenant un arbuste avec des feuilles vertes. Pour la première fois de sa vie il pense autrement que les adultes. Et il est fier de son succès ; aucun sourire, aucune parole gentiment dubitative ne peuvent entamer sa certitude d'avoir réussi à donner vie à son arbre, conformément à la promesse de sa maman.

Autre image enfouie et retrouvée, ce bref souvenir d'une grave maladie, dans ma quatrième année aussi : non pas la salle d'hôpital ni l'opération, dont on m'a souvent parlé depuis — cette mémoire-là est effacée à jamais — mais la sieste

obligée du convalescent, qui tirait le coton hydrophile coloré de teinture d'iode hors du pansement enveloppant sa tête pour barbouiller depuis son lit la tapisserie de sa chambre, et se faisait ensuite gronder pour la première fois depuis que l'altération de sa santé inclinait les parents à l'indulgence...

Plutôt que du mal qui avait failli m'emporter, je me souviens du prestige qu'il m'avait valu après ma guérison : celui d'un enfant « courageux » devant la souffrance, « raisonnable » face aux soins douloureux, « toujours sage » en dépit de la fièvre et du délire. J'accompagnais ainsi mon père dans sa gloire, lui qui m'avait sauvé la vie par une transfusion sanguine...

Voici enfin l'été 39 et le début de l'exode.

Première étape : la maison d'une cousine, en Franche-Comté, où vivaient deux petites filles, Simone, l'aînée, et Chantal, mon tout premier amour sans doute, âgée de cinq ans comme moi... On m'avait conduit auprès d'elles en auto, on m'avait laissé dans leur grande maison posée près d'une rivière. Je me souviens de la blonde Chantal courant dans le jardin, parmi les capucines ; de la voix de sa sœur Simone, dans l'obscurité de la chambre que nous partagions la nuit, racontant la terrifiante histoire de l'incendie qui avait détruit la maison voisine quelques mois plus tôt ; de leur mère enfin, qui nous servait, dans un joli pavillon de bois, de délicieux goûters, mais qui défendait d'aller au bord de la rivière, en bas du jardin où s'amarrait une barque.

Je comprends aujourd'hui que la cousine qui m'avait recueillie cherchait par ses soins à me faire oublier l'absence de mes parents, papa « sous les drapeaux », maman mettant au monde, seule dans un hôpital éloigné, le bébé que l'on m'avait promis naguère en Alsace. Et c'est vrai, je n'ai gardé mémoire d'aucun moment de tristesse, d'abandon, dans la famille à laquelle j'avais été confié. Me restent seulement des images de fleurs, de tartines beurrées et de ma petite amie Chantal, en to-

tal contraste avec l'inquiétude et bientôt l'angoisse exprimées dans les lettres échangées par mes parents en ce temps-là...

Je ne retrouverai Chantal que douze ans plus tard, au bord de la rivière qui nous était interdite quand nous étions enfants. Nous tenant par la main, nous marcherons sur la berge en contemplant le soleil couchant et ses reflets sur l'eau plate. Ensemble nous nous émerveillerons de l'incendie du ciel et de sa lente extinction par le crépuscule. Mais Chantal ne sera pas « la première fille qu'on prend dans ses bras ». À tous les interdits de l'époque, elle ajoutera celui de sa parenté trop proche. Et nos chemins s'écarteront bientôt...

Seconde étape de l'exode familial : la maison de Vertval, dans le Jura. Un logement étroit, séparé de la maison de grand-mère par des écuries froides et malodorantes. Je revois une grande pièce humide et grise, au sol de ciment, et au centre, une table couverte de toile cirée, mal éclairée par une ampoule électrique tombant du plafond. Je sens encore les odeurs de cuisine quand bouillait la marmite sur la cuisinière au bois. Tous les soirs et tous les matins, maman nous soignait, mon frère Maurice et moi, en badigeonnant avec des cotons imbibés de teinture bleue les vilains furoncles qui fleurissaient sur nos jambes et sur nos bras. J'ai oublié les cris du bébé, mais j'ai gardé le confus souvenir de Solange, la jeune bonne qui s'occupait du ménage et de la cuisine. Mieux que la mère, tout entière occupée par son bébé sans doute, elle savait, cette Solange-là, distraire les deux frères en chantant la triste histoire de Malbrough ou en racontant l'amitié amoureuse des sept nains pour Blanche-Neige. Je l'accompagnais souvent, à l'heure de la corvée d'eau jusque chez grand-mère, où coulait l'unique robinet des deux logements. Par temps sec, nous passions par la terrasse, chargés de brocs et d'arrosoirs. Mais s'il pleuvait, il nous fallait traverser, en nous pinçant le nez, la sombre écurie déserte. Là, tout au fond, derrière une porte en planches, étaient creusées des latrines. Mais ces « commodi-

tés »-là nous étaient interdites. Nos « petits cabinets » à nous étaient au fond du jardin, dans une guérite de bois peinte en rouge et habitée d'une foule d'insectes rampants ou volants tout autour du siège. Partout, dans les chambres, dans l'écurie et surtout dehors dans la guérite rouge traversée par le vent, il faisait froid, très froid...

Ensuite vient une image de fuite, dans l'auto paternelle conduite par un chauffeur inconnu, où s'entassent mère, bonne, enfants et bagages : la neige dans la nuit éclairée par les phares jaunes, le carrefour où la voiture patine sur la glace et s'engage dans un mauvais chemin sans pouvoir faire demi-tour. Seul, j'ai compris que ce chemin n'est qu'un méandre abandonné de la route principale ; mais qui écoute la voix d'un enfant quand la panique s'empare des adultes ? À Saint-Raphaël enfin où s'achève cet exode, je revois la maison de mon grand-père parmi les palmiers, le logement qu'il avait aménagé pour nous au fond de son jardin ; et, entassé sous un abri, le bois mort à brûler que nous ramenions de nos promenades dans les collines...

Ma mémoire saute encore des mois et des mois, jusqu'au retour du père, jusqu'à l'emménagement dans une maison entourée d'un jardin, à la veille de la rentrée des classes. La famille est alors installée à Toulon, dans un quartier périphérique de la ville...

Je n'ai gardé qu'un souvenir confus de mon premier contact avec l'école. Mes parents devaient le craindre pourtant, puisqu'ils m'avaient fait visiter l' « Institut Notre-Dame » quelques jours avant la rentrée. Sans doute, en me familiarisant ainsi par avance avec les lieux, cherchaient-ils à adoucir le choc du premier jour. Jusque-là, j'avais en effet vécu isolé et bien au chaud dans le cocon familial ; mais à sept ans passés, il était temps pour moi d'entrer dans la société des autres enfants. Comment allais-je vivre ce bouleversement ? Les parents s'inquiètent toujours de ce tout premier vol hors du nid...

Pourtant, je n'ai conservé aucune mémoire de l'événement. Je revois seulement la cour de l'école et le parc qui l'entourait, planté d'arbres immenses ; je me souviens aussi du parcours entre la maison et cette école, des fleurs de la Passion qui ornaient une haie le long du trottoir, et de maman qui m'empêchait de m'attarder devant les fleurs dont elle m'avait pourtant montré, entre les pétales, le marteau, la croix et les clous. Mais j'ai perdu la mémoire de mon premier jour de classe.

Je me rappelle pourtant mon profond étonnement, quelques années plus tard, quand j'ai revu la salle du cours élémentaire, ses chaises basses, ses étroites tables de bois clair construites à l'usage des tout jeunes enfants. Étaient-ils vraiment ceux où je m'étais assis autrefois, ces meubles de poupées ? Et cette pièce étroite, éclairée par deux fenêtres jumelles, ressemblait-elle tant soit peu à la salle immense dont je me souvenais ? Ainsi confrontées à celles de ma mémoire, les nouvelles images révélaient le regard oublié de l'enfant d'autrefois, qui voyait à son échelle le monde autour de lui.

Mes parents avaient bien tort, en tout cas, de s'inquiéter à mon entrée dans le monde scolaire. À cause de la guerre et de l'exode familial, je « commençais l'école en retard » : un handicap aux yeux des adultes, un avantage dans la vie des groupes enfantins. Douze ou dix-huit mois de plus que mes condisciples, et me voilà prenant sur eux un avantage décisif. Du moins est-ce ainsi que je m'explique ce souvenir : après seulement quelques semaines passées à l'école, dans la cour de récréation et dans le parc, je devenais chef de bande au jeu de gendarmes et de voleurs ; et je commettais tout aussitôt ma première vilénie : pour un avantage aujourd'hui oublié, je trahissais mes sujets en donnant au chef de la bande rivale le plan de notre attaque. Il m'en revenait un peu de honte et de remords, et, avec ces sentiments désagréables, la volonté de mieux exercer désormais mes fonctions, afin de préserver la considération qu'elles me valaient aux yeux des autres enfants.

Entre le salaire de Judas et le confort moral du chef, j'avais déjà choisi.

Mes parents toutefois ne laissaient pas entièrement à l'École leurs responsabilités de pédagogues. Dans le jardin de la maison où nous vivions, ils m'avaient concédé un petit carré pour y entreprendre une plantation de radis. C'était dans un coin toujours à l'ombre, sous le mur de la propriété voisine, où je venais chaque matin mesurer sur les jeunes pousses les progrès que l'on m'avait promis, sans me décourager de leur lenteur. C'est un autre affleurement de ma mémoire de ce temps-là que le sentiment de fierté, de puissance même, éprouvé à faire naître ainsi une plante simplement en semant sa graine. Déjà dans la forêt vosgienne j'avais éprouvé ces sentiments quand un arbuste était né d'une branche coupée de coudrier plantée par mes soins. Dans le jardin de Toulon, un vrai radis rose finit par apparaître sous les feuilles, par être arraché, lavé et croqué, et par m'apporter la déception d'un goût très piquant, bien différent de celui des radis achetés par maman. Je n'avais tout de même pas fait aussi bien que les adultes ; la distance naturelle avec eux était respectée, même si je l'avais un peu raccourcie par ma réussite imparfaite...

Je me souviens aussi de l'appartement que nous habitions, au premier étage de la maison dont je cultivais le jardin. Je revois des dénivellations entre les pièces, compensées par des marches d'escalier. La propriétaire, que j'appellerai Madame Richou, vivait seule au rez-de-chaussée, et frappait souvent à notre porte. C'était une petite femme pleine de vivacité et de bagout, les cheveux gris, toujours vêtue de noir. Elle pleurait un mari militaire mort récemment, dont elle décrivait volontiers les mérites d'époux et de soldat. Il m'arrivait d'écouter ses confidences, quand un jeu me retenait dans la pièce où elle venait bavarder avec maman. Me reste en mémoire, comme un sujet d'étonnement précis, l'admiration qu'elle portait à son cher disparu, le capitaine de cavalerie Richou, qui n'oubliait jamais la semelle quand il devait cirer ses bottes. « Toujours,

disait-elle, le dessous brillait autant que le dessus ». Les soins méticuleux du capitaine devinrent pour moi un sujet de réflexion : l'ordre et la propreté étaient élevés par Madame Richou au rang de vertu.

Plus exemplaire encore, le respect porté au défunt par son épouse offrait un modèle à l'enfant, que le statut de son papa ne démentait pas : « Vous avez bien de la chance, vous autres hommes », se lamentait souvent maman, surchargée de travail en ces temps de disette et de difficultés financières. Plutôt que de plaindre sa mère, l'enfant éprouvait la fierté d'être promis au destin privilégié de la moitié de l'humanité, qui contribuait alors très peu aux soins domestiques, et se confinait de préférence en des tâches nobles et mystérieuses dans un bureau enfumé.

C'est dans une chambre d'enfant aux volets fermés, au premier étage de la maison, que j'ai éprouvé, pour la seconde fois dans ma vie d'alors, les sensations angoissantes que procurent la fièvre et le délire. De la première expérience, pendant la grave maladie vécue deux ans plus tôt, je n'ai gardé aucun souvenir sinon ceux de la convalescence, je l'ai raconté. Mais mes parents en parlaient souvent, et cela donc était vrai. De la seconde, au contraire, je conserve aujourd'hui encore des images assez nettes. C'était, je suppose, à la suite d'une maladie d'enfant, rougeole ou scarlatine, probablement « attrapée » à l'école. Dans l'état de délire, il n'y a plus de différence entre le cauchemar et l'éveil. Les murs et le plafond perdent leur réalité en vacillant. Des objets durs et tranchants circulent douloureusement dans la tête et dans le reste du corps ; des éclairs lumineux traversent la chambre obscure et hostile. La parole de la mère, amplifiée par de multiples échos, vient d'un monde cotonneux où l'on s'enfonce loin de sa présence. Le lit lui-même est devenu moite et étouffant. Et finalement tout sombre dans la nuit d'un sommeil sans conscience. La fièvre de l'adulte, quelle que soit sa maladie, s'élève rarement au ni-

veau de celle d'un enfant. L'expérience du délire nous est donc peu familière après l'adolescence. Et c'est heureux, car j'imagine la terreur que la conscience du danger peut ajouter au mal-être naturel provoqué par la fièvre. L'enfant au contraire traverse l'épreuve en patient, je veux dire sans l'angoisse d'une menace précise. Il se soumet à sa maladie. Après quelques heures ou quelques jours, il sort fatigué mais intact de cette sorte de tunnel obscur où son mal l'a entraîné. Je me souviens de mon éveil étonné, sur un oreiller humide, quand maman plaçait sur mon front brûlant des gants de toilette mouillés et refroidis par de la glace, de ses paroles douces et rassurantes. Je me souviens aussi du bienheureux statut de convalescent, lorsque les désagréments de la maladie avaient cessé, mais que durait encore la sollicitude maternelle envers le malade d'hier : moment béni, où l'inquiétude et la compassion faisaient place à une tendresse renouvelée pour l'enfant retourné à la santé.

...En ces temps de disette et de difficultés financières, ai-je écrit. La tradition familiale est riche d'anecdotes et de mauvais souvenirs sur ces moments de pénurie, bien plus que ma mémoire d'enfant insouciant. Trois kilos de pommes de terre par personne pendant toute une année, pas de beurre et presque jamais d'huile, pain strictement rationné, légumes exigeant d'interminables et souvent vaines queues devant les étals du marché voisin, viande plus rare encore, tickets d'alimentation selon les âges et les statuts : je n'en finirais pas d'énumérer les privations imposées à cette époque aux populations éloignées des lieux de production agricole si mon propos était de raconter la guerre. Mais c'est la mémoire d'un enfant de ce temps-là que j'explore. Et lui, cet enfant, n'a gardé aucun souvenir de la disette qui inquiétait ses parents. Je me rappelle seulement d'avoir eu à ingurgiter aux heures des repas des « granulés » au goût désagréable. Les femmes enceintes ou allaitant avaient droit à ce supplément énergétique, distribué en pharmacie sur présentation de tickets spéciaux. En détournant ce viatique

au bénéfice de ses enfants, la mère espérait sans doute qu'il les aiderait à mieux grandir. Mais ces enfants vomissaient les granulés, ce qui ne les empêchait pas de « pousser » normalement malgré les restrictions, tandis que leur mère, elle, épuisait sa santé.

Je viens de parler de prescriptions aux femmes enceintes ou allaitant : encore un événement de l'histoire familiale dont ma mémoire n'a gardé aucune trace. Pourtant maman préparait alors un quatrième enfant. M'avait-on caché son état ? Craignait-on que j'apprenne comment viennent les bébés ? En tout cas, ni la grossesse, ni la naissance ne m'ont laissé le moindre souvenir. Le seul indice préservé de ce nouvel agrandissement familial est dans l'image de boîtes cylindriques en carton enfermant d'écœurants granulés dont je devais avaler de pleines cuillerées à l'heure des repas...

Le père tâchait, lui aussi, de nourrir sa progéniture en sillonnant à vélo la proche campagne, ses rares fermes et ses jardins potagers, quand son métier de professeur lui en laissait le loisir. Ses principes, et peut-être ses insuffisantes ressources, l'empêchaient d'acheter « au marché noir ». Il lui arrivait pourtant de rapporter à la maison quelques fruits, quelques œufs qui amélioraient le très frugal ordinaire. Mais cette information-là est tirée de la mémoire familiale. Dans celle de l'enfant subsistent seulement deux cerisiers sur un terrain quasiment en friches où se transportait la famille quand il faisait beau le dimanche. Par quel moyen ? La 301 familiale existait toujours, mais remisee dans un garage, faute d'essence pour la faire rouler. Alors ? Train ? Bus ? Vélos pour les parents, petites sœurs dans des paniers, et bicyclettes d'enfant pour les deux aînés ? On circulait beaucoup à deux-roues en ce temps-là. Toujours est-il que je revois très bien le champ loué par papa, où poussaient les deux cerisiers dont toute la famille surveillait la récolte mûrissante à chacune de ses visites dominicales. Quelques pommes de terre, peut-être, étaient

également plantées au pied des arbres, mais je n'en suis pas sûr. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est de l'amère déception des parents quand ils trouvèrent un dimanche les cerisiers débarrassés de leur récolte par des mains inconnues. Quant aux pommes de terre, si elles ont jamais été plantées, elles ont sans doute subi le même sort...

Vint le premier été après notre arrivée à Toulon, et avec lui les grandes vacances. Où s'en aller pour échapper aux touffeurs de la ville et aérer tant soit peu les enfants ? Dans l'Est de la France, à Vertval, où vivait la famille du père, au-delà de la « ligne de démarcation » ? Il n'en était pas question, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité, d'éloignement et de coût du voyage. À Saint-Raphaël, où habitait le grand-père maternel ? Trop loin encore, et trop coûteux peut-être, à moins que la perspective d'une vie en commun avec le beau-père ait effrayé le gendre. On resterait donc sur place à regarder pousser les radis, avec une seule escapade de deux semaines dans un hôtel, près de la mer et non loin de la ville.

Je pense aujourd'hui que le choix de ce séjour en hôtel relevait principalement du souci paternel de soulager quelques jours la mère de famille de ses écrasantes tâches ménagères. Mais pour les enfants, la perspective de cette vie hors des murs de la maison ouvrait sur l'aventure. Deux images et une impression me restent de ces courtes vacances.

L'impression est celle d'une grande curiosité pour des nourritures et des lieux nouveaux, d'une joyeuse attente face à cette rupture de la routine familiale, et naturellement de l'attrait pour la mer et ses plages.

La première image est celle d'un chemin de terre sous les pins, qu'il fallait descendre pour se rendre à la plage, située à plusieurs centaines de mètres de l'hôtel. À l'aller, la perspective de la baignade rendait tout le monde joyeux. Mais au retour, la chaleur, la pente du chemin autant que la fatigue du bain et des jeux ralentissaient les pas et la poussette du bébé,

en dépit de la promesse du déjeuner dans la salle fleurie du restaurant. Je me souviens de la table ronde où nous attendait notre couvert, de la nappe à carreaux rouges, des tickets d'alimentation que les parents posaient à côté des assiettes pour qu'ils fussent ramassés par la serveuse au début du repas.

La seconde image est sonore, et très tenace encore aujourd'hui : dans le hall de l'hôtel, un carillon de Westminster égrenait les quarts, les demies et les heures, de jour comme de nuit. C'était un sujet de contrariété pour maman, ce carillon : il l'empêchait, disait-elle, de dormir, et risquait d'éveiller le bébé ; mais la patronne de l'hôtel refusait de l'arrêter pendant la nuit. De sorte que le séjour, finalement, ne fut pas aussi reposant qu'espéré, se plaignit la mère à son retour chez elle. Est-ce la mémoire de ce désagrément qui, par la suite, empêcha longtemps la famille de passer ses vacances ailleurs que dans l'une ou l'autre des maisons des grands-parents ? Ou nécessité d'économie ? C'était l'un des travers de maman de ne jamais trouver satisfaction complète dans les circonstances de sa vie, de toujours attendre mieux que ce qui lui était offert, et finalement de nourrir ses rêves aux dépens du présent.

Après les vacances, vint le temps de la rentrée des classes, des retours de l'école dans une maison froide et mal éclairée. Et un soir comme les autres, la porte de l'appartement qui s'ouvre brusquement, le père qui entre tout essoufflé et demande où est la mère sans même embrasser ses enfants, qui crie plutôt qu'il n'annonce, avec une fierté mêlée de beaucoup d'émotion : « Je suis nommé censeur ». Censeur du lycée s'entend, ce grade au-dessus de celui du simple professeur qu'on était jusque-là, mais en-dessous de la dignité de proviseur auquel on espère bien accéder un jour. Ce grade qui donne droit à un logement de fonction, et qui permet donc l'économie d'un loyer. Adieu, maison de faubourg, Institut Notre-Dame, carré de radis roses et visites de dame Richou en mal de son capitaine...